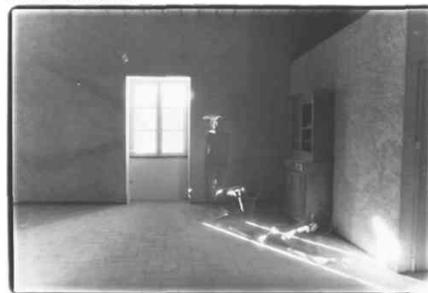




▲ Sans titre (Autoportrait au pinceau lumineux), Alix Cléo Roubaud, vers 1979.

▼ *Si quelque chose noir*, 5 et 8 sur 17, 1980-1981, Alix Cléo Roubaud.



JACQUES ROUBAUD, HÉLÈNE GIANNECCHINI

Photographie Images légendées

Deux livres éclairent des parcours de femmes photographes : un essai sur l'œuvre d'Alix Cléo Roubaud et un autoportrait de la reporter Françoise Huguier.

EXTRAIT /

« Pour Alix, la photographie amoureuse permet de détourner un moment, de le sortir du flux de l'existence pour le garder. En cela, l'acte photographique est une possession [...]. Alix ne cache pas sa volonté de possession : les modèles posent, elle choisit savamment le cadre. L'image est érotique, elle le sait et l'écrit... » HÉLÈNE GIANNECCHINI

À LIRE /

♦ **Une image peut-être vraie.** Alix Cléo Roubaud, Hélène Giannecchini, éd. du Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 218 p., 23 €.

♦ **Au doigt et à l'œil. Autoportrait d'une photographe,** Françoise Huguier, avec Valérie Dereux, éd. Sabine Wespieser, 256 p., 20 €.

À VOIR

Du 4 juin au 31 août /

♦ **Françoise Huguier. Pince-moi, je rêve,** Maison européenne de la photographie, Paris (4^e).

Depuis que la photographie, invention technique, a accédé au rang de discipline artistique, elle entretient des relations étroites avec la littérature. La conjugaison de l'image et des mots, modes d'accès au réel, ne cesse de renvoyer à des questions essentielles : celle de leur inscription dans le temps ou de la nature de la vérité qu'ils peuvent transmettre. « Si le monde est réel, écrit Alix Cléo Roubaud, il est la somme de toutes les traces. L'image est le sol de la croyance en [sic] le réel », et Hélène Giannecchini intitule *Une image peut-être vraie* l'essai qu'elle publie sur la photographe disparue en 1983 à l'âge de 31 ans. « Publiquement, [Alix Cléo Roubaud] sera une photographe qui écrit », morte avant d'avoir rencontré le succès. Le mari d'Alix, le poète Jacques Roubaud, l'a fait connaître en publiant, en 1984, son *Journal*, accompagné de certaines de ses photographies, mais « les images d'Alix sont nouées au *Journal* alors qu'il n'était destiné qu'à les diffuser ».

Depuis 2008, Hélène Giannecchini a entrepris un travail d'archivage des 600 tirages conservés : « Alix ne voulait pas d'œuvre posthume, elle seule devait tirer les photographies », et elle jetait systématiquement les négatifs. Hélène Giannecchini chemine à travers cette masse documentaire. Elle l'analyse avec une grande finesse. Elle interroge ses sources théoriques, principalement Wittgenstein et Gertrud Stein. Elle induit, elle déduit. Elle se confronte aux démons quand Alix Cléo Roubaud, avec la série *Si quelque chose noir*, se rapproche du style japonais *rakki tai*, le « style pour dompter les démons ». Elle découvre la résistance à la mort dans un détail – un œil – de la série *Le Baiser* : « J'y vois un appel sourd, qui bouleverse tout : il ne l'attire plus mais tente de s'arracher à elle, ce regard cyclope est la dernière chose qu'elle n'a pas absorbée, qui lui permet de n'être pas confondu dans les ténèbres. »



Elle communique au lecteur sa fascination pour *Quinze minutes la nuit au rythme de la respiration*, « autoportrait par le souffle » dont elle étudie la relation structurelle avec la maladie qui emportera la photographe : l'asthme. Elle atteint ainsi le cœur de l'œuvre, elle la sort de la catégorie autobiographique dans laquelle elle était enfermée. « Son travail prend racine dans le vécu, conclut l'historienne, mais elle parvient à s'extirper de ces états extrêmes pour proposer autre chose » : une tension, une ascension droite et obstinée que cette étude à l'écriture fluide et dense, comme aspirée par son sujet, permet au lecteur d'approcher.

Dans son *Autoportrait d'une photographe*, le propos de Françoise Huguier est tout autre.

Elle fait le récit passionné et passionnant des éléments marquants d'une existence qui se décline comme un roman d'aventures. Fille de colons au Vietnam, elle est enlevée à l'âge de 8 ans, par le Viêt-minh et retenue en otage pendant sept mois. Elle saisit ensuite toutes les opportunités pour vivre avec intensité. Elle répond toujours à l'appel des situations extrêmes « pour la photo et pour le grand frisson » : reportages au bout du monde (Philippines, Japon, Afrique sur les traces de Michel Leiris, Sibérie), et elle cherche les sujets favorisant l'immersion dans des communautés fermées comme celle des *love hotels* au Japon ou les appartements communautaires à Saint-Petersbourg et d'entrer dans l'intimité des femmes au Burkina Faso et au Mali ou des

religieuses en Colombie. Pendant les années 1980, elle s'est « battue pour être des plus grands défilés de mode » (Miyake, Mugler, Saint Laurent, Lacroix) et y faire les photographies qui comptent dans cette période de particulière créativité. Avec une énergie étonnante, elle provoque sans cesse la chance qui lui permet d'outrepasser les interdits devant lesquels les autres s'arrêtent. Son don pour les cadrages, sa science des temps de pose font le reste : son œuvre s'impose, sous forme de livres publiés aux éditions Maeght ou Actes Sud, et s'expose, comme du 4 juin au 31 août à la Maison européenne de la photographie (Paris). Pour elle « la reconnaissance de l'acte photographique » est un combat qu'elle mène aussi à l'étranger, dans la rencontre et le partage avec les photographes des autres continents : Laos, Bamako (Mali), où elle a créé une biennale avant d'organiser l'exposition « Bamako photo in Paris ». ♦ ALIETTE ARMEL

EXTRAIT

« L'afflux de photographies dont les auteurs sont difficilement identifiables pose la question de la crédibilité de l'information. Cela ne rend que plus admirable et indispensable le travail des photographes qui partent rendre compte des conflits mondiaux malgré le danger. Comme nous tous, ce sont des veilleurs, des gardiens, des empêcheurs de tourner en rond. Ils restent à l'écoute du monde, la liberté entre les dents. »
FRANÇOISE HUGUIER

▼ *Les Trois Grâces*, Françoise Huguier, Paris, 1998.



FRANÇOISE HUGUIER/AGENCE VU

NOS COLLABORATEURS PUBLIENT

Relire Koltès

Les pièces de Koltès reposent sur des ressorts sophistiqués que décrit ici Christophe Bident : l'usage particulier des noms (qui sont « moins des identités que des qualités intensives », tels le Dealer et son Client de *Dans la solitude des champs de coton*), la dramaturgie iconique (reposant sur des face-à-face), l'engagement... Ce que le critique appelle « don sensible » : un ensemble d'artifices visant à décrire le monde sans chercher à lui donner un sens. ♦ JEAN HURTIN

À LIRE

♦ *Koltès, le sens du monde*, Christophe Bident, éd. Les Solitaires intempestifs, 110 p., 13,50 €.